

L'intermédiaire numéros 84 Octobre 2021, 85 Février 2022

Le kaïros de l'interprétation¹

Sabine Fos Falque

www.sabinefosfalque.com

Il n'est pas possible d'apprendre cette technique dans les livres ; elle ne s'acquiert qu'au prix de lourds sacrifices de temps, de peine et de mécomptes. Comme toute autre technique médicale, on l'apprend de ceux qui la possèdent déjà à fond².

On le sait de l'avoir éprouvé à maintes reprises, il est préférable, pour exercer le métier de psychanalyste, d'acquérir non pas seulement le tact mais le sens du temps opportun (ou kaïros) pour parler ou bien se taire. Avoir aussi le goût des mots ainsi que de l'au-delà de leur apparence première – mais cela, c'est une évidence. Et puis la patience aussi, l'attente du mot, le respect pour sa lenteur à naître. Puisque parler c'est proposer un monde, quel enjeu n'est-ce pas.

L'identité narrative

(Se) raconter ce que l'on a vu vécu pensé traversé se construit en récit, donné là comme la vie, comme l'air qu'on respire. Un récit supporté par le langage articulé oral ou écrit, par l'image fixe ou mobile qui s'associe au langage, par le geste parfois aussi. A suivre Roland Barthes, un récit présent dans le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, l'épopée, la tragédie, le drame, la comédie, le tableau peint, le vitrail, le cinéma et même, plus simple encore, la conversation. A suivre Ricoeur, « entre la naissance et la mort, chacun peut structurer organiser et donner un sens à son expérience temporelle par le récit » (1983). Il faut en effet bien des mots pour attraper au vol une once de vérité quant à ce que j'étais avant, ce que je suis et ce que je deviens. Mon *identité narrative* participera de ce sentiment continu d'exister nécessaire au goût de vivre. Parce qu'en perpétuel remaniement, je me maintiens grâce à elle dans une sorte de continuité, situé ainsi en équilibre (certes précaire) entre permanence et changement dans le rapport au temps et à autrui – entre mêmeté et ipséité comme reconnaissance de moi par moi dans un récit, au moyen d'un récit.

Fort de cette *identité narrative*, on ne cherche pas tant à être compris qu'à proposer un monde. Quand je parle je propose *mon monde*. A l'analyste qui écoute – entrant dans *le monde* de son patient à partir de sa propre identité narrative – de lui faire vivre une expérience de parole et d'affect susceptible de le transformer. L'interprétation aurait cette fonction d'*impact* susceptible de faire effet de transformation – sorte de tournant dans la cure.

¹ Variation à partir d'un texte du psychanalyste Argentin Horacio Etchegoyen, *L'interprétation en Psychanalyse*, in Fondements de la technique psychanalytique, Paris, Hermann 2005. Texte travaillé en vue du groupe de formation en Thérapie psychanalytique de couple avec Alberto Eiguier, Mars 2021. Mis en ligne sur le site de la STFPIF en décembre 2022. Objet d'un article dans la Revue Imaginaire et Inconscient, *Parler ou se taire*, à paraître au Printemps 2023.

² Freud, *La technique psychanalytique*, 1953, Paris, PUF, p.41

La toile de fond du silence

Au préalable, est-il besoin de rappeler combien, en effet, l'analyste travaille d'abord dans le silence, ou plutôt grâce au silence. Les mots ainsi poussés par le silence, lorsqu'ils sont énoncés, le sont en général entre deux silences, comme dans le théâtre de Beckett³ les dialogues sont interrompus et ponctués de la mention « un temps », sorte de scansion par le silence exigeant du comédien qu'il fasse silence – discontinuité du texte venant, dans le cadre de la cure, illustrer celle de la pensée, révélant tout autant la pensée en travail souterrain d'élaboration que le sentiment de vide (défensif ou pas) possible dès la possibilité offerte *d'entrer en insight* puis de raconter ce que l'on y a vu. Il faut dire que chez Beckett, comme chez certains patients, ce qui se dit entre les silences pèse son pesant d'or, nécessitant dès lors de s'y arrêter pour mieux y goûter, aux mots dits avant ou après.

L'interprétation se donne sur la toile de fond du silence, dans une volontaire et préalable suspension de tout mot, parfois même de tout bruit ou mouvement qui risquerait de faire des anicroches à l'écoute. A cette place-là elle se doit donc de trouver son *kaïros* pour se dire. A suivre Aristote, *le kaïros* comme art de saisir l'instant – le *temps opportun* – qualité de l'homme prudent à appliquer et faire jouer les principes au bon moment et au bon endroit. Le *C'est maintenant* de la décision – le moment où l'analyste est convaincu de pouvoir-vouloir dire quelque chose.

Mais dire quoi et comment ? Toute parole est-elle une interprétation ? Qu'est-ce qu'interpréter ? Qu'est-ce que cet acte n'est pas ? A quelle expérience ouvre-t-il ? Interpréter pour quoi faire, quelle visée ? A quel moment ? Autant de questions ponctuant non pas seulement ce propos mais tout le temps passé auprès de nos divans.

Un objet de recherche

Cette recherche s'inscrit dans un contexte de résistance à l'interprétation, justement outil princeps de la Psychanalyse et point nodal dans les conflits inter-écoles analytiques. Peut-être parce qu'aussitôt comprise la notion d'interprétation échappe, fluctue, change de sens selon les théories qui la sous-tendent, change de forme en fonction du cadre proposé. Source de pièges, d'excès et d'abus, elle fait en tout cas écrire. Même si la narration d'un tel processus ne peut se faire qu'associée étroitement à la clinique, au risque sinon de paraître peu crédible ou privée de chair. Paradoxe donc que cet écrit pour l'instant sans clinique, ou si peu, puisqu'il nous faut maintenant davantage qu'alors tenir compte du secret de nos divans.

Afin d'en comprendre quelque chose, comme souvent, on caricature on délimite on simplifie et attribue à l'une ou l'autre école telle ou telle caractéristique. L'analyste lacanien parlerait pas ou fort peu – Lacan et le « leurre de l'interprétation », quand l'analyste aurait à « faire le mort » puisque le désir ne peut de toute façon jamais être satisfait. Le Kleinien et le post Kleinien parlent davantage, « trop » paraît-il, au risque de produire des effets de violence disent certains. Le psychothérapeute d'obédience analytique, flirtant avec les nouvelles thérapies, invoque la primauté donnée à la contenance, comme si contenir ne pouvait aller avec interpréter – comme s'il suffisait seulement *d'être là* et de laisser aller le processus. Le Winnicottien et le tenant du champ analytique restent prudents, conscients de la délicate articulation du sujet et de l'objet tour à tour analyste et/ou patient co-crédant dans un espace intermédiaire qui n'est ni de l'un ni

³ Voir Beckett, *Oh les beaux jours* (1963) et *Fin de partie* (1957), Paris, Minuit.

de l'autre, assumant cependant la dissymétrie au moyen de ce *droit à interpréter à l'aune des enjeux transférentiels*.

En matière psychique tout est toujours une question de quantité. Ce clivage parler-ou-se-taire restant lui-même artificiel et schématique puisque Freud non pas seulement parlait mais dialoguait librement, participant activement, exprimant ouvertement son intérêt et sa curiosité d'explorateur. Tout en laissant cependant place, par ce qu'offre de possibles le silence, à une parole en pointillés. Puisque rien de moins prévisible que la ponctuation et le rythme d'un récit, autrement dit de la parole d'un sujet en devenir.

En effet, cette liberté de parole, finalement hors école (puisque Freud ne s'est adossé à aucune école, et pour cause) renvoie l'analyste non pas uniquement à sa propre responsabilité mais à ce qui le constitue comme *personnalité* (Anzieu) au sens où ce n'est que s'il est *pleinement vivant dans ses sentiments* (M. Klein) que ce travail sera fructueux. Parole de Klein :

« Plus l'éventail de ses imagos et identifications amicales sera large, plus l'analyste sera capable de comprendre une variété de personnes et de *tolérer* leurs difficultés et leurs angoisses...en d'autres termes, les expériences *de* la vie, les expériences *dans* la vie et de bons contacts avec toutes sortes de personnes d'une manière ordinaire devraient avoir contribué à son humanité, à son sens de l'humour, à son détachement et à la richesse de sa personnalité qui, pour le dire en nous inspirant de Meredith, devrait être aussi « vastes que mille bœufs au pâturage⁴. »

Mélanie Klein précisant avec un bon sens désarmant que « les patients ne doivent pas être trop importants pour l'analyste, qui ne doit ni dépendre du patient ni de la réussite de son travail ⁵.»

Qu'est-ce qu'interpréter

Interpréter serait l'*acte* de mettre en mots (d'effectuer) une liaison existant chez un sujet entre une émotion ressentie au présent et une expérience vécue dans le passé. Ce travail de liaison ouvre à la possibilité de *rendre conscient l'inconscient* en faisant le chemin du contenu manifeste aux idées latentes.⁶ Même si ce ne sont il est vrai que des mots, le terme d'*acte* est choisi à dessein puisque « des mots de l'interprétation la force du *transfert* fait un *acte*, un geste qui est comme la suite d'un rêve⁷. » Quand les mots pris dans les enjeux transféro-contre-transférentiels sont des équivalents d'actes pris dans le champ du rêve puis énoncés comme on poursuit un rêve, ou plutôt les images d'un rêve. Ne dit-on pas tout en interprétant *On pourrait imaginer que vous ...*

Le champ de l'interprétable semble de vaste étendue puisqu'il concerne tout ce qui puise ses racines dans l'inconscient, plus précisément dans la mémoire inconsciente constituée de traces mnésiques durables. Ce qui est interprétable : l'oubli d'un rêve (non pas déficit de la psyché qui ne parvient pas à retenir ses contenus mais résultat d'un processus dynamique entre un désir et son refoulement) ; l'amnésie infantile (souvenirs d'enfance semblant indifférents ou, à

⁴ M. Klein, *La psychanalyse des adultes*, Paris, Payot, 2021, p.117

⁵ Ibid. p.118

⁶ H. Etchegoyen, *L'interprétation en Psychanalyse*, in Fondements de la technique psychanalytique, Paris, Hermann2005, p.308

⁷ André, *Les 100 mots de la Psychanalyse*, Paris, PUF, Que sais-je, 2009, p.67

l'inverse, si précis qu'ils sont de toute évidence une construction en forme de souvenir-écran pour servir le refoulement) ; les actes manqués et les lapsus (laissant une impression d'absurdité signant la présence d'une détermination inconsciente de type hostile ou libidinale) ; les mouvements maladroits ; l'accident involontaire ; la perception d'une inquiétante étrangeté (cette variété particulière de l'effrayant familier qui remonte au depuis longtemps connu) ; la tendance à la répétition (contrainte portant à répéter dans la vie et dans le transfert les événements et attitudes de l'enfance) ; le rêve ; le symptôme ; l'infantile.

Parmi cette vaste étendue de l'interprétable l'analyste fait élection de l'une ou l'autre interprétation en fonction des matériaux apportés mais aussi en fonction ce qu'il cherche à produire dans son rapport avec le patient et en fonction de ce qui est possible et licite ou non de lui dire : en fonction de ce qui est recevable et en rapport avec ce dont il dispose, même s'il dispose de peu. C'est donc le patient qui « livre le matériel à l'interprétation⁸ .»

Se faire archéologue

A suivre Freud, l'interprétation, véritable *travail intellectuel*, constitue un maillon d'un processus plus large de *construction* – l'action de bâtir ou de faire exister un système plus ou moins complexe en organisant et en assemblant des éléments – construction *dans* l'analyse, au sens *d'à partir de ce qui s'y passe*. Processus allant donc au-delà du contenu interprétatif, forcément partiel. Au moyen de cette notion de construction Freud cherche à tempérer la toute-puissance de l'interprétation, à la démystifier – on pourrait même ajouter, à ne pas en faire un objet d'angoisse ou de phobie tant du côté du psychanalyste que de son patient.

La tâche de l'analysé serait de se remémorer le vécu et le refoulé en se laissant dire tout ce qui lui passe par la tête sans rien omettre. Celle de l'analyste – d'après les indices échappés à l'oubli tels que les indices de transfert, les fragments de rêves, les idées incidentes au cours des associations libres, les indices de répétitions d'affects lors d'actions à l'intérieur comme à l'extérieur de la situation analytique – serait de « deviner, ou plus exactement, de *construire* ce qui a été oublié⁹ .» Travail de construction ou de reconstruction analogue à celui de « l'archéologue qui déterre une demeure détruite et ensevelie, ou un monument du passé¹⁰ », à ceci près que l'analyste opère dans de meilleures conditions puisque son matériau est vivant, non détruit. Tous deux cependant *gardent sans conteste le droit de reconstruire en complétant et en assemblant les restes conservés*. D'où les difficultés et les sources d'erreur.

Que l'objet cherché ne soit pas détruit est loin d'être anodin (par rapport au travail de l'archéologue dont l'objet peut avoir été brulé, pillé, anéanti) puisque, de *l'objet psychique* dont l'analyste veut recueillir la préhistoire, l'essentiel a été conservé : même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore de quelque façon et en quelque lieu, certes enseveli et pour l'instant inaccessible. Autant de vestiges à décrypter, puisqu' « on peut définir la méthode fondamentale de l'investigation psychanalytique comme la reconstruction des événements personnels du passé à partir des traces qu'ils laissent derrière soi¹¹ » La relation constante entre

⁸ Winnicott, *L'interprétation en psychanalyse*, in La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques, Paris, NRF, 2000, p.79

⁹ Freud, *Constructions dans l'analyse (1937)*, In Résultats, idées, problèmes, Paris, Puf, 1985, p.271

¹⁰ Freud, Ibid. p.271

¹¹ Etchegoyen, *Fondements de la technique psychanalytique*, Ibid.p.312

les faits psychiques et leurs traces permet en effet de définir la psychanalyse comme *science des traces*.

Ainsi la construction dans l'analyse permet de nous rendre « un morceau perdu de l'histoire vécue¹² », même s'il faudra ensuite, la transmettant au sujet, en « vérifier » *l'impact*. En ce sens « la construction n'est qu'un travail préliminaire », la suite consistant en la communication de ces constructions au patient, autrement dit la manière dont l'analyste va lui présenter cette période oubliée de sa préhistoire. La manière ensuite dont le sujet va y répondre (ou non) par un nouvel afflux de matériel, « et ainsi de suite jusqu'à la fin¹³ .»

En mesurer l'impact

Certains courants nient à l'interprétation tout intérêt, arguant de la structure limite des patients d'aujourd'hui. Or, si l'on veut faire œuvre de transformation, l'interprétation est rendue nécessaire pour donner sens aux mécanismes de défense érigés par le patient à l'encontre de ses désirs inconscients, eux-mêmes reliés (en amont) aux pulsions et (en aval) aux conflits psychiques qu'elles entraînent dans leur sillage. L'acte interprétatif propose de « nouvelles connexions de signification » au sujet des désirs pathogènes et de l'angoisse. Mélanie Klein affirmant qu'une interprétation serait « une action qui établit vraiment des liens là où ils ont été brisés pour des raisons inconscientes.¹⁴ » Elle se heurte donc à la force opposée qui est de déliaison, puisque « nous savons que chez le patient co-existent le besoin de clivage et le besoin d'intégrer¹⁵ .» En ce sens l'interprétation est à la fois menaçante et soulageante – soulevant donc à la fois des résistances et le levier qu'il faut pour les lever. On rejoint ici Freud dans son exploration des résistances à la guérison¹⁶, pour ainsi dire des résistances à l'interprétation.

Le contenu d'une interprétation puise aux *profondeurs*, remonte jusqu'aux fantasmes, loin en deçà de la réalité – quant à elle, à contrario, si facile à raconter ou à simplifier. Ainsi l'interprétation serait bien autre chose que de seulement prendre la parole. Tout n'est pas une interprétation. Pour qu'elle le soit, elle se doit d'être une interprétation *de transfert* et elle se doit d'être *complète* en établissant des liens entre les pulsions, les fantasmes et l'objet, c'est-à-dire l'analyste, sur lequel ils sont dirigés. Ces fantasmes et ces émotions seront bien sûr reliés aux situations précoces dans lesquelles ils ont été vécus.

Plus techniquement, le travail interprétatif fait le lien entre les séances, entre le début et la fin de la séance, entre certains mots répétés, certains rêves évoqués précédemment, certains reliquats infantiles, etc.... *In fine*, à l'analyste de savoir « garder à l'esprit le fil inconscient¹⁷ » pour, une fois que les choses sont mûres, construire une interprétation. A suivre la métaphore de la mosaïque – aux liens et ramifications multiples – si l'interprétation n'est pas complète elle est insuffisante et ne permettra pas de *mettre chaque petit morceau à sa place dans l'image complète*¹⁸. Le but de la cure serait dès lors de relier les parties clivées de soi, les pulsions et les parties clivées des objets internes.

¹² Freud, Ibid. p.280

¹³ Freud, Ibid.p.273

¹⁴ M. Klein, *La psychanalyse des adultes*, Ibid.p183

¹⁵ M. Klein, Ibid.p220

¹⁶ S. Fos Falque, *Dans l'arène, une force contre une autre force*, Le Carnet Psy, 2016 (No 198)

¹⁷ M. Klein, Ibid.p221

¹⁸ M. Klein, Ibid.p221

Une telle intégration pourrait en retour susciter de l'angoisse. C'est pourquoi non seulement le contenu de l'interprétation doit être supportable mais par sa contenance et pour que le processus puisse suivre son cours.

Ce que l'interprétation n'est pas

Freud évoque l'interprétation comme étant une véritable technique puisque son maniement reste soumis à des règles – dont celle de ne pas céder à la superstition, à la paranoïa ou à la suggestion selon laquelle tout serait interprétable – règles auxquelles est soumis l'ensemble du traitement. Freud dans *Psychopathologie de la vie quotidienne* indique ce que ne doit pas être une interprétation, faisant le parallèle avec le paranoïaque qui dépiaute et interprète tous les comportements dans les détails de la vie quotidienne. Lucidité affutée qui pour autant, à contrario, manifeste d'une totale méconnaissance de lui-même.

Ainsi, l'interprétation ne relève « ni d'un délire, ni d'une sauvagerie, ni d'une manie. Elle n'est ni un jeu gratuit ni le fruit d'une jouissance ou d'un principe de plaisir¹⁹. » En ce sens elle met en jeu tous ces dangers, Winnicott précisant (alors que lui-même interprétait de façon détaillée et fournie) « qu'une interprétation, quand le matériel n'est pas mûr, c'est de l'endoctrinement qui engendre la soumission. » Certaines interprétations de Winnicott resteront à jamais des figures d'anthologie faisant preuve de sa créativité, au risque de passer pour un fou²⁰.

Hors du cadre de l'analyse l'interprétation est dite « sauvage » : celle qui, parce qu'elle ne repose pas sur une connaissance des effets dans la psyché que peut produire sa formulation, manque son but puisqu'elle en devient irrecevable, basée en effet sur une méconnaissance de la structure psychique, des résistances et du refoulé du sujet. Freud, dans la même perspective, condamnera aussi les interprétations de rêves faites en l'absence du rêveur (à partir de courriers) ou les tentatives de « diagnostic foudroyant²¹. » L'interprétation ne vise en rien à expliquer la réalité ou à asséner des vérités toutes faites. Elle n'est pas non plus *une fabrique sadique de l'angoisse*, la violence de certaines interprétations pouvant en effet soulever d'intenses mouvements d'angoisse.

Racker dénonce l'interprétation à usage défensif, quand on interprète pour ne pas écouter, pour empêcher le patient de continuer à parler de quelque chose qui angoisse l'analyste et qu'il ne peut supporter, ou bien dans l'idée de le calmer : l'interprétation devient ici un moyen névrotique utilisé par l'analyste pour nier qu'il ne peut assumer l'angoisse du patient et /ou la sienne propre, qu'il n'a pas d'instrument pour la tolérer et l'interpréter au sujet de lui-même. Ou bien, selon Bion, quand l'analyste interprète pour prouver à son patient qu'il le comprend

¹⁹ E. Roudinesco, *Dictionnaire de Psychanalyse*, Fayard, Pochothèque, édition 2017, p769

²⁰ Cf l'interprétation célèbre de Winnicott in *La créativité et ses origines*, Jeu et réalité, Paris, Gallimard, 2002.

A son patient qui est un homme : « Je suis en train d'écouter une fille. Je sais parfaitement que vous êtes un homme, mais c'est une fille que j'écoute, et c'est à une fille que je parle. Je dis à cette fille : « Vous parlez de l'envie du pénis. » Ce à quoi le patient répond : « Si je me mettais à parler de cette fille à quelqu'un, on me prendrait pour un fou ». Et Winnicott de préciser, afin de décentrer l'interprétation du patient vers l'analyse pour l'amener à reconnaître le rôle destructeur d'un environnement pathogène et aliénant avant de pouvoir l'aborder sur sa face interne, c'est-à-dire au niveau de ses propres fantasmes : « Il ne s'agissait pas de vous qui en parliez à quelqu'un ; c'est moi qui vois la fille et qui entends une fille parler alors qu'en réalité c'est un homme qui est sur mon divan. S'il y a quelqu'un de fou, c'est moi »

²¹ Roudinesco, Ibid. p770

alors qu'en fait, non, il ne le comprend pas : « même s'il revêt ce qu'il dit avec les habits de l'interprétation, ce n'est au fond qu'un acting-out ²². »

M. Klein note la différence entre les interprétations de transfert et les remarques extra-transférentielles concernant le *matériel historique* rapporté à chaque séance : événements actuels, travail, activités, intérêts. Par son écoute et sa compassion l'analyste donne certes ici au patient la pleine opportunité d'abrégier tous ses sentiments et d'exprimer son opinion sur le sujet qui l'absorbe. Mais ce n'est pas une interprétation. Celle-ci surviendra lorsque l'analyste favorisera l'exploration et la mise en liens entre l'expérience narrée par le patient et ses conflits inconscients rejoués dans l'ici et maintenant de sa *manière d'être* transférentielle.

Ceci dit, quoique le patient ait à dire – matériel historique renvoyant à des situations précoces et matériel actuel – la situation transférentielle n'est jamais très loin : le patient parle à l'analyste, s'allonge sur son divan, dans son cabinet, avec toutes les associations qui appartiennent à la situation transférentielle. C'est pourquoi il peut aussi peu se dissocier de sa relation à l'analyste que de ses fantasmes et de son inconscient. Pour preuve, s'il en fallait encore, ces moments où, bien qu'absorbé par ses propres mots, sa propre narration, le sujet reste vigilant par rapport à la moindre diminution d'intérêt de la part de son analyste. Donc, à un certain moment, forcément l'analyste devra établir des liens avec le transfert – à supposer qu'il se souvienne de sa propre cure et désire en faire quelque chose.

L'interprétation comme état d'être

A suivre Ricoeur, l'interprétation se constitue comme *état d'être* puisque nous ne faisons pas autre chose en vivant que de relier une réalité perçue-vue-entendue-pensée à la recherche de son sens, autrement dit de son *message*²³. Nous y mettons à la fois de la *signification* et de la *direction*. Quelque chose comme « vers où va-t-on avec ce sens », « telle affirmation, plainte, émotion : en vue de quoi ? » – autrement dit quelle fonction revêt telle parole à ce moment précis de la séance et du mouvement de la cure. Travail difficile puisque le sens n'est jamais donné : il est à conquérir, échappant aussitôt qu'approché – porté par *un mouvement*.

L'interprétation comme mouvement qui crée du mouvement à condition de rendre possible la régression, celle le plus souvent mêlée d'affects, d'images et d'éprouvés corporels. De tout un savoir venu d'ailleurs. Ce mouvement-là, comme tout mouvement, ne tient rien pour certain et s'improvise à chaque rencontre.

Nécessité et risque de la déconstruction

La parole de l'analyste, croisée à celle du patient, déconstruit avec tact les évidences, se faufile là où c'est possible, là où le voile du refoulement a pu se soulever, même l'espace d'un instant. Une seule évidence : ce qu'il entend n'est pas seulement ce qu'il entend. Le travail interprétatif vient ici comme *récollecion du sens* et comme lutte contre les masques. Il a pour fonction la « réduction des illusions et des mensonges de la conscience²⁴. » Remettant en cause les plus grandes évidences, celles qui collent à la peau du patient, toutes les théories qu'il s'est constitué

²² Etchegoyen, Ibid. p.318

²³ Ricoeur, *De l'interprétation*, Paris, Points Essais. L'herméneutique étant la science de l'interprétation – en latin le Dieu Hermès est un Dieu messenger.

²⁴ Ricoeur, *De l'interprétation, essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1965, p.42

sur lui-même et son histoire – théories qui en général préservent son narcissisme et maintiennent le refoulement des fantasmes originaires.

L'interprétation soutenue par l'analyste manifeste combien les mots du sujet portent un sens à lui-même ignoré, révélant l'étranger au cœur de l'intime. L'analyste intervient là avec son *Vous croyez ?!*. venant, en travaillant à la *traduction* du texte, mettre en question le *jusqu'alors certain*.

Parole d'Hélène Cixous : « La déconstruction passe sa lame sous tout ce qui est cru, en l'ébranlant, et en disant : Vous êtes sûrs ?! ²⁵ »

C'est pourquoi l'analyse est un travail – un traitement – dont le cadre assure la continuité et la sécurité. Une analyse sans haine n'est pas vraiment une analyse, a su dire M. Klein. De même pour la douleur, celle qui apparaît quand le sujet *entend sa voix lui dire* des choses jusqu'alors trop impossibles à entendre. Sa propre parole à voix haute excède toute prévision. C'est pourquoi il faut être courageux pour entrer en cure. Parole d'Ogden, « Si le patient coopère, il se peut que sa façade s'effrite, cela lui est très difficile de supporter d'être vu tel qu'il est²⁶»

Dès lors, l'interprétation, qui relie pour pouvoir déconstruire présupposés et symptômes, pose la question de *ce qui est vrai*. Question devenant commune au fil du traitement, dans cet « effort commun au patient et à l'analyste pour mettre en mots (si possible en mots justes) ce qui est vrai dans l'expérience émotionnelle du patient. En interprétant, l'analyste symbolise verbalement son *intuition* de ce qui est vrai au regard de l'expérience inconsciente du patient, et ce fait même modifie ce qui est vrai et contribue à la création d'une expérience potentiellement nouvelle, grâce à laquelle *la paire analytique* pourra s'engager dans le travail psychique²⁷. »

Plus techniquement, lorsqu'Ogden – tout comme nous – formule une interprétation, il n'est pas rare qu'il commence sa phrase sans savoir comment il va la terminer : les mots de l'analyste peuvent être imprécis, impressionnistes, flous, laissant des trous susceptibles de solliciter les associations du patient, comme si ses propos pouvaient se permettre (contrairement à la vie courante) d'être marqués par un inachèvement que le patient pourra achever.

L'intuition de ce qui sonne juste reste cependant pure spéculation tant qu'elle n'est pas corrélée à la confirmation ou à l'infirmité par le patient lui-même, lesquelles se manifestent de plusieurs façons possibles – soit directement, un sobre « Oui » ; soit par dénégation « A cela je n'ai jamais pensé » ; soit par la reprise ultérieure de quelques éléments, mots, images précédemment énoncés par l'interprétation. Finalement la réponse elle-même du patient à une interprétation devient elle aussi à interpréter et ainsi à l'infini dans un allant-devenant de la parole. Ou les effets ricochets de la parole.

Faire une expérience

Un mot unique pourrait caractériser les théories post Kleiniennes, celui d'expérience. Parole de Bion : « Il y a des millions d'interprétations et une seule expérience²⁸. » Celle que l'analyste ici

²⁵ H. Cixous, *Lettres de fuite, Séminaire 2001-2004*, Paris, Gallimard, 2020, p.152

²⁶ Bion, *Séminaires cliniques*, Paris, Ithaque, 2008, p.37

²⁷ T. Ogden, *Cet art qu'est la psychanalyse*, Paris, Ithaque, 2012, p.50

²⁸ W.R Bion, *Ibid.* p13

et maintenant présent vit seul avec son patient et à partir de laquelle il va construire son interprétation.

Sachant que la situation psychanalytique, ne l'oublions pas, « met en présence deux animaux féroces », parole de Bion. Sachant aussi que « partager l'expérience émotionnelle », ça peut aller loin, surtout si l'analyste sait, d'avoir été analysé, que ce qu'il partage *aussi* avec son patient, dans leur commune humanité, c'est sa propre destructivité, ses propres tendances envieuses et sa propre propension au déni²⁹.

Chez Bion, comme chez Klein (son analyste troisième) l'interprétation n'hésite pas à remonter aux temps archaïques des pensées primitives, ce qui suppose et entraîne le réveil de figures monstrueuses quand, aux temps de notre préhistoire, nous n'étions que chaos, espace de tohu-bohu où rien ne passe rien ne finit rien ne s'oublie.

La visée de la cure serait non pas temps d'ordonner ce chaos afin qu'il ne le soit plus, chaos, mais d'éprouver à son égard ni peur ni empêchements. De toute façon, à relire la mythologie Grecque, Gaïa la Terre est construite sur Chaos : béance, grande gueule immense, espace de chute et de vide obscur sans fond. Or, sur cet abîme a pu surgir Gaïa et s'y maintenir. Nette, ferme, délimitée, visible, solide : ce sur quoi les dieux, les hommes et les bêtes peuvent marcher avec assurance. Plancher du monde. Alors que l'on sait bien, de l'expérimenter jour à jour, qu'en ses souterrains persiste Chaos. Lui, rien ni personne ne peut l'annuler, le combler, ou même le mettre en ordre. Il reste en l'état, soubassement de Gaïa. La terre donne une assise tout en prenant appui, paradoxalement, sur la béance – bouche d'ombre.

Il est des cures (et c'est heureux qu'elles aillent jusque-là lorsque c'est possible) qui donnent accès aux temps antérieurs à l'acquisition du langage. S'approcher ainsi du noyau psychotique et de ses terreurs sans nom – celles liées à un vécu d'agonie primitive et de mort psychique – ne peut donner que plus grande assurance à ceux qui, remontés de là-bas, éprouvent qu'ils sont encore en vie³⁰. L'effondrement a déjà eu lieu n'est-ce pas.

Rester *en état d'interpréter* pourrait bien approcher la réalité d'un analyste en séance – état recouvrant tout autant son silence et ses rêveries que sa parole – état de disponibilité faisant appel à la qualité de sa présence dans toute sa dimension – y compris celle de sa bisexualité psychique. Ainsi attentif à ce qui se passe en même temps dans les différentes strates psychiques de la rencontre, des plus superficielles aux plus psychotiques.

Interpréter à la racine

Pourquoi interpréter si ce n'est tout simplement pour prendre l'inconscient au sérieux (Freud) ; pour participer de l'édification de l'insight (Winnicott) ; pour mettre en lumière comment le sujet s'y prend pour faire face au sens des choses (Meltzer) ; pour mettre en travail les résistances afin qu'elles deviennent leviers pour continuer la cure.

Transformer

²⁹ Voir Winnicott, *La haine dans le contre-transfert*, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1971, p72-83

³⁰ Voir Anzieu évoquant la cure de Beckett avec Bion, in D. Anzieu, *Beckett*, Paris, Seuil, 2004, p33

Mettre à jour les enjeux transférentiels donne sa pleine dimension à l'acte d'interpréter. Au sens où sa visée est bien celle d'une *transformation* (amplifiant ainsi chez le sujet sa capacité d'aimer), laquelle n'est possible qu'à condition de *passer* par la personne même de l'analyste.

« L'analyse de la situation transférentielle ne fait pas remonter uniquement nos sentiments refoulés du passé en lien avec nos premiers objets. Elle n'est pas qu'une répétition de relations du passé. Elle est aussi un moyen de développer des sentiments qui n'ont pu être développés par le passé³¹. ».

Les effets de *transformation* peuvent être repérables au décours de telle ou telle interprétation, dont on peut dire dans l'après-coup qu'elle a produit un *tournant dans la cure*. Klein parle d'*altération*, une altération du cercle vicieux névrotique. Bion pose l'interprétation comme certes résultat d'une transformation mais aussi source de nouvelles transformations. Transformation qui a lieu chez le patient et chez l'analyste. Elaborée par le couple analytique, l'interprétation doit rester plus narrative qu'assertive.

Lutter contre la répétition

L'interprétation vise le sens, un sens déjà là mais trouvé-créé par et dans la rencontre analytique. L'art d'interpréter serait, parole de Freud, d'aller suffisamment aux racines pour « extraire du minerai des idées fortuites le pur métal des pensées refoulées³². » Et ce afin de lutter contre la répétition pulsionnelle tendant à revenir à un état antérieur. En effet l'interprétation promeut un processus dans lequel il serait possible de modifier, au mieux de suspendre, cette tendance répétitive et automatique de l'identité de perception, subordonnée au principe de plaisir, et c'est bien cela le problème. Toujours, les processus primaires tendent au retour du même.

Encore faut-il que le sujet prête attention au fonctionnement de sa propre réalité psychique. Qu'il ait suffisamment goût pour lui-même. Qu'analyste et patient restent tenus en éveil par leur commune curiosité, voire plaisir, yeux grand ouverts aux mondes du dedans. Entre autres aux mondes des rêves, voie royale offrant un royaume à ceux qui osent s'y aventurer. Bien loin du concret et du connu de la plainte. Bien en deçà du symptôme et de la jouissance inconsciente à l'exhiber sous le regard de tous – parfois seulement de l'analyste. Celui-ci peut espérer opérer ainsi un déplacement de l'investissement libidinal trouvant ainsi la possibilité de changer d'objet et de mode de satisfaction. Rendant enfin périmé l'usage du symptôme.

Aux racines du Surmoi

Le but de ce dur travail d'élaboration serait ainsi que la représentation de mot rejoigne la représentation de chose et son quantum d'affect. Cette représentation de chose, représentation pathogène refoulée et inconsciente, a en effet besoin d'être reliée pour venir au jour. Cela ne lui est possible qu'appelée (c'est mon terme) par les affects soulevés par les mouvements transférentiels. Parole d'Anzieu :

« Ici opèrent, outre l'interprétation, l'attitude du psychanalyste dans la situation analytique, son silence, ses interdictions, ses interventions par

³¹ M. Klein, Ibid.p177

³² Freud, *La technique psychanalytique* (1904), Paris, PUF, 1970, p5

rapport aux normes, horaires, honoraires, de manière toute aussi importante, voire fréquemment décisive³³. »

Le cadre analytique n'en reste pas moins précis et délimité – sans rigidité pour autant. Un cadre comme levier de transformation – surface de projection des pulsions destructrices comme aimantes. Un cadre tout aussi performatif que le travail interprétatif.

Interprétation et cadre analytique touchent aux racines du Surmoi, visant à en adoucir la sévérité, en « initiant un cercle plus vertueux dans le psychisme du patient, autrement dit en réduisant son angoisse devant ses imagos terrifiantes et en rendant moins dangereuses les mauvaises imagos³⁴. » Ceci tenant compte du présupposé Kleinien de la primauté de l'angoisse, celle liée à la pulsion haineuse agissante dès l'orée de la vie. Celle liée aussi au contenu apriori *impressionnant et terrifiant* de l'inconscient pour l'esprit humain.

L'introjection d'un bon objet-analyste permet en effet au sujet de contrecarrer ses peurs des mauvais objets persécuteurs, de les laisser se manifester, de les affronter puis de les tolérer pour, y mettant du sens, les résoudre³⁵. Introjection d'autant plus importante que, parmi les dégâts de l'angoisse, un symptôme d'inhibition peut mettre en danger la poursuite de la cure : « l'angoisse inhibe l'exploration de l'inconscient et peut même conduire à un déni complet de son existence³⁶. »

Ainsi, que le sujet se sente connu et aimé de son analyste participe de sa force dans la lutte qui l'oppose à lui-même – dans son exploration vers les racines de l'angoisse.

L'interprétation de transfert et de contre-transfert

L'interprétation *complète* serait *l'interprétation de transfert*, expression la plus accomplie et moyen d'action le plus abouti de la procédure analytique. Articulée de toute évidence au contre-transfert puisque c'est bien de cette provenance-là que l'analyste prend la parole. Son questionnement portant sur *ce qu'il cherche à produire avec cette interprétation* permet la mesure de la chose.

« La réception des contenus psychiques du patient par l'analyste, prêt à recevoir les projections et à les soumettre à son activité psychique transformationnelle peut être comparée à l'expérience esthétique qu'expérimente le spectateur qui regarde ou lit ou entend une œuvre. Dans le travail du *contre-transfert* qui prélude à l'émergence de l'interprétation, le psychanalyste, plutôt qu'un traducteur, est un lecteur de poèmes, ou un poète, qui rend possible un sens non encore connu. C'est là que l'analyste *devient un artiste* – il doit élaborer des constructions de ce qui est en train de se produire³⁷. »

³³ Anzieu cité par Etchegoyen, Ibid. p.314

³⁴ M. Klein, *La psychanalyse des adultes*, Paris, Payot, 2021, p147

³⁵ M. Klein, Ibid.p.131

³⁶ M. Klein, Ibid. p.122. D'où l'engouement pour les psychothérapies brèves. Faisant fi de la haine elles poussent à un « contrôle des objets et des émotions du patient » tout s'accordant pour se confronter ni au transfert négatif ni à la violence des pulsions partielles destructrices propres au sexuel infantile.

³⁷ S.Korff Sausse citant Bion, *Apologie de l'interprétation*, Revue Française de psychanalyse, 2008, Vol 72, p788

On peut, de toute évidence, se représenter le travail d'élaboration d'une interprétation comme un travail d'artiste. Création ex-nihilo avec seulement l'ici et maintenant de ce qui vient de se donner au temps présent de la séance, croisé cependant avec ce qui s'est donné jusqu'à ce jour. Et puis l'attrait pour le mot – celle, singulière et ouverte, du poète.

Sous la haine, l'amour

L'interprétation de transfert reliant la problématique de l'analysé à son ici et maintenant dans sa relation à son analyste vise ainsi à la libération d'une « quantité pulsionnelle du « ça » contre l'analyste³⁸. » J'ajouterai *au sujet de l'analyste*, pas seulement en haine mais en amour.

Souvenons-nous de la métaphore freudienne du *chaudron du transfert*. Ce qui s'entend aussi en lisant Klein : il est possible que des explosions agressives n'aient en partie pour fonction que de dissimuler l'angoisse face à *l'amour* : le patient trouve insupportable de prendre conscience de ses sentiments d'amour, la rage dissimulant ainsi les mouvements associés à la position dépressive, y compris pour réparer. « L'agressivité ne peut être tolérée que lorsqu'elle est modifiée et atténuée, et cela se produit lorsque vous avez fait émerger la capacité d'amour », précise M. Klein, lasse de réaliser que de ses théories on a seulement retenu le versant de la haine et de l'agressivité alors que « l'amour peut se trouver enfoui sous la haine³⁹ ». Tenir ce paradoxe au risque sinon de faire des interprétations surmoïques entraînant le patient à une sorte de culpabilité vis-à-vis de l'intensité de sa haine. « Que le conflit soit si important est dû au fait que c'est un objet *aimé* qui est *détruit*, et dans un tel cas, nous devons nous référer au matériel antérieur dans lequel prédominait l'amour ou la haine⁴⁰. »

Consentir au transfert

L'interprétation puisant dans l'expérience contre-transférentielle, Anzieu en souligne l'aspect aléatoire et irrationnelle, au sens où, loin d'être seulement le traducteur d'un texte, l'analyste trouve ses mots à partir de ses propres matières psychiques inconscientes – les processus secondaires dont la langue est le résultat sont, on le sait bien, infiltrés de processus primaires. Toute traduction n'est qu'une équivalence, une approximation. Tout comme le musicien ou l'acteur qui interprète son morceau au sens où il en respecte et conserve le texte mais le reproduit à sa manière, l'analyste interprète avec *sa personnalité, ce qu'il ressent, les résonances qu'éveille en lui son patient*. Parole d'Anzieu : « L'interprétation psychanalytique témoigne de l'écho rencontré chez l'analyste, non pas tant par les mots que par les fantasmes du patient⁴¹. » Dès lors, le timing de l'interprétation est lié aux pensées et éprouvés contre-transférentiels, eux-mêmes étroitement dépendants de ses propres relations d'objet précoces.

Ainsi, parole de Laurent Danon-Boileau, « l'interprétation comme prise de parole signe l'adhésion de l'analyste à tous les personnages à qui est dédié le discours par effet de transfert⁴². » Tant qu'il n'y acquiesce pas aucune interprétation n'est possible, ni même de traitement analytique. Pour faire lapidaire, si l'analyste ne consent pas à être (par et dans le

³⁸ M. Klein, Ibid. p.123

³⁹ M. Klein, Ibid.p175

⁴⁰ M. Klein, Ibid.p224

⁴¹ Etchegoyen, Ibid. p.313

⁴² L. Danon Boileau, *Dans les plis du langage, raisons et déraisons de la parole*, Paris, Odile Jacob, 2022.

transfert) la mère le père la sœur ou le grand-père de ce patient là à ce moment-là de sa cure, pas de traitement possible.

Les situations à risque

Il arrive, avec les patients difficiles au sens d'usant particulièrement du mécanisme de l'identification projective, que ce type d'interprétation soit aussi nécessaire qu'éprouvante à penser puis à formuler à haute voix. M. Klein évoque chez l'analyste l'effet de fatigue lié aux mécanismes d'identification projective de certains patients, quand celui-ci veut s'*introduire* violemment dans l'analyste pour se mélanger à lui et y mettre toute sa dépression, son agressivité, sa violence.

« Le contre-transfert peut devenir un facteur très anxiogène quand il y a une forte identification projective de la part de patients très malades. On sent alors qu'ils poussent en nous toute leur dépression, toute leur colère, toute leur envie, tout ce qu'ils ont. Ou bien on sent qu'ils dévorent tout ce qu'ils peuvent de nous.⁴³ »

Pour autant il nous semble excessif de considérer ce type d'urgence à interpréter comme une défense propre à l'analyste. Le patient gagne à être remis à l'intérieur de lui-même, en quelque sorte délimité dans son être propre par la parole d'un autre, quelque chose comme *tout n'est pas possible* – l'indifférenciation fabriquant par ailleurs de l'angoisse.

Cependant, lorsque les attaques du cadre sont trop virulentes, difficiles à supporter pour l'analyste, Winnicott prône « l'attente de la fin de cette phase puis discuter avec le patient de ce qui s'est passé, l'interprétation verbale comportant des dangers », l'analyste se devant de, premièrement survivre, deuxièmement rester garant de l'intégrité de la technique psychanalytique. Ajoutant même que, de cet *exploit* (mon propre terme), interviendra une « récompense sous forme d'amour⁴⁴. »

A un analyste se plaignant de la sensation qu'il devait avoir fait une erreur puisque son patient le méprisait, lui manquait de respect, agissait comme si, lui, analyste, n'avait aucune limite, parole de Bion :

« Si le patient fait état ou exprime d'une certaine manière des sentiments de mépris ou d'hostilité à l'égard de l'analyste, ce qui est important, c'est que cela vous dit quelque chose du patient. Si un patient dit qu'il est très reconnaissant, cela ne vous dit vraiment rien sur l'analyse ou l'analyste, mais cela vous en dit beaucoup sur le patient. Cela vous dit qu'il est capable d'éprouver de la reconnaissance. A l'inverse, un autre patient peut être incapable d'exprimer toute gratitude parce qu'il est tellement jaloux et envieux qu'il n'est pas du tout en mesure d'exprimer de la gratitude. Si nous donnons des interprétations du genre : « Vous pensez que je suis... », ce n'est pas parce que la personne de l'analyste est importante, mais parce que cela donne à l'analysant l'occasion de reconnaître quel genre de personne il est lui-même... Dans l'analyse il est

⁴³ M. Klein, Ibid. p.226 et p211

⁴⁴ Winnicott, *Objets de l'usage d'un objet*, in La crainte de l'effondrement, Paris, Nrf, 1989, p239

possible de voir quel genre de relation le patient est capable d'avoir avec quelqu'un qui n'est pas lui-même.⁴⁵ »

Ce à quoi l'analyste supervisé réponds qu'en cas d'erreur de sa part, ce qui importe d'analyser serait non pas l'erreur mais la réaction de son patient à l'erreur. Réponse de Bion :

« C'est juste. Nous savons tous que nous sommes des êtres humains ; donc, une chose est absolument certaine, c'est que nous commettons des erreurs... Prenez ce patient : s'il ne peut avoir de relation avec des gens qui font des erreurs, il devra renoncer à tout contact avec des êtres humains. Mais, s'il veut vraiment se mêler aux êtres humains, alors il devra apprendre à s'associer à des gens qui commettent des erreurs et ont toutes sortes d'ennuis. Ce sur quoi nous devons attirer l'attention, c'est : « Vous êtes très contrarié parce que j'ai... », quelle que soit l'erreur..»

A quel moment interpréter ?

Après avoir suffisamment observé la situation et tenu compte de l'aléatoire de la chose. Après avoir surtout mesuré-soupesé combien l'analyste est soumis à la pression de l'immédiateté, de l'attente d'une réponse, de la tendance à la compréhension comme aide. En effet, de l'aide à l'agir, il n'y a pas loin – *une pression s'exerce constamment sur nous, analystes, pour savoir quel est ce problème si mystérieux si difficile à saisir qui se déploie sous nos yeux*. Pression nous enjoignant de soulager vite, quitte à connaître à l'avance une réponse toute faite sans attendre celle qui, plus lentement certes, émergera de la parole associative du sujet ; quitte à entrer avec le patient dans la tentation de la certitude ; quitte enfin à faire usage d'un jargon scientifique à visée séductrice.

Pour résister à cette injonction inconsciente Bion nous encourage à prendre appui sur la capacité négative, « quand l'homme est capable d'être dans l'incertitude, les mystères, les doutes, sans d'irritables aspirations au fait et à la raison⁴⁶. » L'analyste lui-même n'a pas à craindre l'interprétation inadéquate – l'illusion de l'adéquate alimentant la mythologie psychanalytique.

Le moment venu de l'interprétation relève d'une attention de l'analyste à l'apparition de ses propres fantasmes. « Lorsque vous avez un fantasme », explique Bion à ses collègues en formation dans son Séminaire clinique au Brésil, « il est toujours possible qu'il se transforme en interprétation⁴⁷. » Si et seulement si le fantasme mis à jour parle du sujet au divan – et pas seulement de l'analyste insuffisamment analysé.

Selon les écoles

La mise en mots de l'interprétation de transfert dépend de l'appartenance théorique et du rapport à la parole. Le Lacanien attend que *la parole vide* meurt de sa propre mort jusqu'à ce que la parole du sujet soit significative, ponctuant alors ses paroles de scansion elles-mêmes significatives. La scansion prend ici grande valeur interprétative, tout en laissant au patient la charge d'y entendre (ou pas) quelque chose. D'autres attendent que s'établisse une névrose régressive de transfert, quand par exemple, lui, l'analyste, apparaît comme personnage dans les rêves du patient. D'autres encore lorsque survient une attaque du cadre ou l'expression d'un

⁴⁵ W.R.Bion, *Séminaires cliniques*, Paris, Ithaque, 2008, p33 à 37

⁴⁶ Bion citant John Keats, Ibid. p.62

⁴⁷ Bion, Ibid. p. 61

souhait d'arrêter prématurément la cure – tout *événement de transfert* qui fait signe. Les Kleinien partent *des* contre-transferts de l'analyste et du degré d'angoisse perçu chez le patient⁴⁸.

Prendre la parole

Prendre la parole pour donner la sienne au sujet, et dans l'urgence s'il y a angoisse, précise Klein. A l'analyste donc de détecter les indices de l'angoisse, repérables à partir de la répétition et de la multiplicité des représentations du même contenu inconscient et de l'intensité des affects attachés à ces représentations. L'une des qualités analytiques requises – en plus d'un don pour l'insight – devra être la capacité à ressentir les sentiments de l'autre – faculté requise au préalable pour être un bon analyste⁴⁹. Une fois l'angoisse démasquée l'interprétation devient *obligatoire*. On reconnaît là la nature féroce, en tout cas exigeante, du surmoi Kleinien, bien que dans ce séminaire Mélanie Klein apparaisse sous un jour plus nuancé et apaisé – elle, la rebelle si souvent en combat avec ses pairs.

Prendre la parole serait parfois à entendre au premier degré, quand cela tient de la lutte, notamment lorsque le patient occupe sans interstice l'espace de paroles et d'interprétations qu'il se fait lui-même – comme pour se passer de l'analyste. Aucun échange dans lequel le patient seconde l'analyste dans la recherche du sens. L'analyste ne peut l'arrêter tant qu'il n'a pas une idée plus claire de ce que son patient *fabrique* là dans sa séance et séance après séance. Importance *d'attendre en se contentant de ce qu'il a déjà* – sans être sous contrainte de donner une interprétation à tout prix. Il lui faut au moment opportun choisir la bonne chose au bon moment à partir de la jointure entre ses propres fantasmes et les mots et affects de son patient. Et non pas en donnant ce qu'il *croit être* l'interprétation que *quelqu'un d'autre* aurait pu donner mais ce que, *lui*, il veut donner. Bion d'ajouter : « Je ne crois pas que l'on puisse bien mener des analyses si l'on est mécontent de ce que l'on dit.⁵⁰ »

Parler ou se taire

L'énonciation de l'interprétation est « une question de discernement⁵¹ », reconnaît Winnicott.

Il peut arriver que l'interprétation – et c'est finalement bien souvent – soit seulement pensée, tue, non transmise au patient, autrement dit ravalée mais pas perdue pour autant. Telle une lettre écrite mais non envoyée. Certains silences gardent leur valeur propre, au sens où ils sont portés, ou plutôt soutenus par un travail interprétatif d'une pensée toujours en mouvement, une pensée-au-sujet-de-ce-qui-se-passe. Une pensée suffisante pour pouvoir soutenir le silence.

Winnicott a pu recommander le silence, pour exemple au sujet de ce patient qui lui racontait, content et par le menu, sa semaine (avec la sensation probable d'être parvenu à dire « tout ce qui lui passait par la tête »), le laissant lui, analyste, avec le sentiment qu'aucun travail analytique ne s'accomplissait. Pourtant, de sa capacité à tolérer l'impression qu'aucun travail analytique ne s'effectue, l'analyste ouvre à la possibilité pour le patient de devenir entier, au sens où, pour reprendre Ogden lisant Winnicott, on pourrait interpréter cette narration détaillée comme « le besoin qu'a le patient d'être connu d'un bout à l'autre par une personne, l'analyste.

⁴⁸ M. Klein, Ibid. p.118

⁴⁹ M. Klein, Ibid. p.204

⁵⁰ Bion, Ibid. p.18

⁵¹ Winnicott, *L'interprétation en psychanalyse*, Ibid. p.81

Être connu cela signifie se sentir intégré, au moins *dans* la personne de l'analyste⁵²» Cette intégration ayant à voir avec un type de *holding* représentant « l'état de réserve de celui qui est en train de se ramasser dans un lieu (...) ce sentiment d'être dans un lieu à soi est empreint d'une qualité d'intimité et d'altérité qui n'existait pas dans ce que l'enfant a initialement vécu dans le continuer à être⁵³. »

La contenance transférentielle, continue et nécessaire musique de fond, pourrait donc parfois se suffire à elle-même ? Tout dépend de l'idée diagnostique que l'analyste se fait de son patient.

Utilisation de l'objet-analyste

Ce qui compte c'est que le patient soit en mesure *d'utiliser* l'interprétation, ce qui suppose qu'il soit en suffisante *confiance transférentielle* et surtout qu'il ait accepté l'objet -analyste en tant que phénomène extérieur c'est-à-dire placé en dehors de son aire de contrôle omnipotent (et non comme entité projective). Sauf que pour l'accepter il faut l'avoir détruit et que l'objet ait survécu à cette destruction : « la destruction d'un objet qui survit, qui n'a pas réagi ni disparu, conduit à son usage⁵⁴. »

Il est en effet utile de se référer au concept de Winnicott *d'utilisation de l'objet* au sujet de l'interprétation. Concept relié à l'agressivité originare et instinctive du sujet (amour, ardeur, avidité, appétit primaire), non pas due à des fantasmes de destruction (Klein) mais à la vie instinctuelle pulsionnelle où se combinent naturellement pulsion de vie et pulsion de mort.

Ainsi la *survie* de l'objet – *survivre* signifiant ne pas appliquer de représailles / *ne pas survivre* signifiant soit un passage à l'acte de l'analyste soit, de façon plus ténue, un changement dans la qualité de sa posture, dans son *attitude* – cette survie même conduit à l'*utilisation* de l'objet.

« C'est pourquoi cette poussée destructrice très précoce a une fonction vitale positive (quand la survie de l'objet permet qu'elle ait un effet), à savoir : l'objectivation de l'objet (l'analyse dans le transfert)⁵⁵. »

A partir de là l'objet-analyste, s'il survit, peut développer et « apporter sa contribution au sujet selon ses propriétés propres⁵⁶», autrement dit exister pour le patient comme objet total en dehors du Soi du patient. L'analyste enfin placé au dehors de son aire de projection, peut sortir du contrôle omnipotent du patient. Rendons-nous à l'évidence,

« l'objet est toujours en train d'être détruit. Cette destruction devient la toile de fond inconsciente de l'amour d'un objet réel ; c'est-à-dire un objet en dehors de l'aire de contrôle omnipotent du sujet (...) Ainsi se crée un monde de réalité partagée que le sujet peut utiliser et qui peut envoyer en retour dans le sujet une substance autre-que-moi⁵⁷. »

Le moment opportun du contre-transfert

⁵² Ogden, *Cet art qu'est la psychanalyse*, Paris, Ithaque, 2012 p.154

⁵³ Ogden, *Ibid.* p.154

⁵⁴ Jan Abram citant Winnicott, *Le langage de Winnicott*, Paris, Ed Popesco, 2001, p.26

⁵⁵ Winnicott, *Commentaires sur mon exposé intitulé : « L'usage d'un objet »* (1968), in *La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques*, *Ibid.* p.253-263

⁵⁶ Winnicott, *Ibid.* p.237

⁵⁷ Winnicott, *Ibid.* p.242

Le temps opportun de l'énonciation d'une interprétation dépend non pas seulement de là où en est le patient et de tel ou tel *événement de transfert* mais d'un contre-transfert satisfaisant désignant ainsi le moment favorable. En effet de *l'état d'être* de l'analyste (dont son degré d'angoisse et de culpabilité) dépend la décision ou non, de sortir du silence. Charge à lui de ne pas être *trop*.

« Si le patient compte *trop* pour l'analyste, s'il éveille trop fortement des imagos du passé dans le psychisme de l'analyste, alors les sentiments négatifs du patient pourraient susciter de la douleur, de la colère ou du chagrin et provoquer des *réactions* chez l'analyste, qui, même sous contrôle, pourraient interférer avec son travail. Si le patient compte trop pour lui, l'analyste ne pourra alors accepter ni les rôles de nature négative qui lui sont attribués par le patient ni ses critiques, ses accusations ... dans un état d'esprit adéquat, c'est-à-dire avec une compréhension humaine et *amicale*, et non avec une froide indifférence voire un certain mépris. Si les sentiments de culpabilité de l'analyste sont trop forts, les critiques ou les accusations du patient (surtout si, selon l'analyste, elles sont en partie justifiées) l'affecteront excessivement. Il lui sera alors difficile de faire face de manière satisfaisante au transfert négatif.⁵⁸ »

La compréhension par l'analyste de ses premières relations d'objet ainsi que sa *qualité de vie quotidienne* lui permettent d'entrer dans cette capacité. Le plaisir pris contrebalance l'effet de son travail sur lui-même, harassant. En effet, ce *travail sur lui-même*, bien qu'il lui soit familier, le requière dans l'entièreté de son être et, *ad-fine*, lui permet d'interpréter avec justesse.

Double mouvement de se connaître mieux tout en connaissant mieux ce patient-ci venu pourtant ici presque par hasard – revenu cependant parce qu'il y a trouvé un aperçu de ce qu'il cherchait, peut-être.

Fin de partie

De même que l'infans crée l'objet en le trouvant (l'objet étant déjà là en attente d'être créé pour devenir un objet investi) de même patient et analyste coconstruisent ce qui pourra à un moment donné s'énoncer comme interprétation – objet trouvé-créé dans l'entre-deux.

Ainsi, même si l'inconscient de l'analyste suit de près celui du patient, vient un moment, en un point précis indiqué par les facultés critiques de l'analyste, où son esprit conscient doit prendre les devants et dès lors se mettre en travail d'interprétation. C'est bien lui qui conduit la situation analytique – et si possible avec toute sa vitalité.

Et ce même si, en deçà de l'interprétation, se tient l'expérience muette – le motif inconscient – ce que l'on vit sans dire, ce qui se tient en retrait et dont on attend la manifestation. En toute fin, ou plutôt commencement au sens d'un soubassement, cette parole d'Hélène Cixous :

« « Je » peut avoir des motifs déguisés, et c'est bien notre sort, et le déguisement peut être plus ou moins léger ; il peut nous arriver de voir le

⁵⁸ M. Klein, Ibid. p.118-119

motif nu, soit à l'occasion d'un événement, soit, au contraire, à l'occasion d'un rêve : en rêve, on se voit⁵⁹.

Encore faut-il le vouloir, de nous *voir*.

Résumé : A travers la question de l'interprétation s'interroge la valeur du silence et des mots pour en sortir. Si l'on entend la cure comme processus de transformation, alors l'analyste et son patient ne peuvent faire l'économie de l'amour et de la haine. Ou comment l'état d'être de l'analyste rend possible un tel travail d'élaboration – travail d'artiste si l'on considère la psychanalyse non pas seulement comme science des traces mais comme art.

Mots clefs : Interprétation. Identité narrative. Temps opportun. Consentir au transfert. Utilisation de l'objet. Silence.

⁵⁹ H. Cixous, Ibid. p.259